

Sous le secret le lien  
Intervention de  
Jacques Nassif  
le 7 Avril 1994 à Lille

Je vous remercie et je crois que vous m'excuserez de la désinvolture avec laquelle je vais aborder ces questions. La désinvolture est en effet ce qui peut caractériser le mieux le personnage qui va me servir de porte-parole, puisque j'ai pensé qu'il serait plus facile pour moi de laisser la parole à une figure dont vous verrez qu'elle a beaucoup à nous apprendre. Il s'agit d'un vieil homme dont on sait peu de choses au départ dans ce roman de Mircea Eliade qui s'appelle *Le vieil homme et l'officier 1*. Ce vieil homme se promène beaucoup dans sa ville, Bucarest, observe, s'assoit sur des bancs et noue facilement la conversation. Un jour, il entend des déménageurs prononcer un nom. Ces déménageurs sont en train d'installer dans un bel appartement un haut dignitaire du parti. Nous sommes en pleine ère Ceausescu, et vous pouvez penser que nous avons affaire à un État aussi totalitaire que vous pouvez l'imaginer. Le nom du dignitaire en question est couplé à une adresse, à un lieu. Et l'ex-instituteur, le directeur de l'école de la rue Mântuléasa (c'est le nom du roman en roumain), se dit: «Chic, je vais me présenter et pouvoir évoquer le passé».

Mais il ne se rend pas compte du danger; ou peut-être s'en rend-il compte. En tous les cas, il entre sans sonner, sans se présenter au portier, et il est immédiatement dévisagé par des voisins qui se posent des questions. «Mais que vient-il faire là ? A-t-il rendez-vous? S' imagine-t-il que le camarade Borza sera là ? Mais il prend ses repas au bureau d'habitude, et il est deux heures et quart.» Il s'adresse à tout le monde pour demander l'heure (c'est sa façon d'entrer en relation), et à partir de cette réponse de l'heure, on lui pose d'autres questions.

C'est manifestement un homme de parole, un homme avec lequel on a spontanément envie de parler, et auquel on a envie de dire des choses, mais peut-on les lui confier? Sur ce palier d'escalier, il y a quelqu'un qui veut tout de suite dire quelque chose, mais il a peur parce qu'il y en a un autre qui arrive. Ce vieux monsieur ne veut pas prendre l'ascenseur et il fait des rencontres en prenant l'escalier. J'insiste sur cette scène, car c'est la scène initiale. Il arrive et se présente à une femme qui lui ouvre la porte.

«J'ai rendez-vous avec lui ici, dit le vieillard. Je viens de la part de sa famille. A vrai dire, moi, aux yeux de Monsieur le Major, je représente toute une partie de sa famille, ajouta-t-il l'air entendu. J'en suis la partie la plus précieuse, l'enfance.» Et un peu plus loin: «Je le connais depuis toujours, je l'ai connu quand j'étais grand comme cela.» Il y a un lapsus amusant, je ne sais pas si c'est l'auteur ou le traducteur. «Je l'ai connu quand j'étais grand comme cela», comme s'il s'identifiait à son personnage, à celui dont il parle. «Je peux dire que je fais partie de sa famille, peut-être même suis-je plus que de sa famille.»

C'est un thème qui vous importe apparemment, la famille, et c'est pour cela que je fais ces citations. En fait, il n'est manifestement pas de la famille. C'est le directeur de l'école, et à ce titre, il connaît cette néo-famille qu'est la bande des copains qui se tiennent pendant toute une vie, et qui font chaîne, eux aussi. C'est une autre forme de famille tout aussi importante. Lorsque s'établit un totalitarisme, la famille des copains, des camarades, c'est peut-être la vraie famille. Ce n'est pas pour rien qu'on appelle un autre: «camarade» dans cet ordre, dans

ce nouvel ordre qu'instaurent parfois des États, où l'on prétend finalement dissoudre les liens de famille. Ce n'est donc pas par hasard si on ne voit dans ce roman ni père ni mère ni tous ces tas de secrets qui constituent une famille. En général, on parle de petits tas, on dit qu'ils sont sales, on parle de linge sale.

Or vous savez que l'étymologie du mot secret renvoie aux excréments. Donc, ce qui se fait en secret, ce sont les besoins, et de cela, c'est sûr, il n'y a pas lieu de parler. Cela se fait sans qu'il y ait lieu justement: c'est un lieu séparé, et ce n'est pas pour rien. A propos du secret, ça a toujours à voir avec l'odeur: on est au parfum, on met son nez quelque part. Quoi qu'il en soit, notre vieillard va essayer de faire revivre les liens de cette famille qui est la famille qui compte le plus : la famille Enfance.

Finalement, qu'est-ce que c'est qu'une famille? C'est ce qui gère l'enfance. C'est dans une famille qu'on est un enfant, il n'y a pas d'enfant dans la nature, sauf quand c'est la société qui doit s'en occuper, et qui doit donc essayer de préserver encore davantage ses secrets, les secrets de la filiation, et vous savez toutes les conséquences que le fait de cacher ou révéler entraîne, lorsqu'il y a adoption.

Et voilà qu'une fois qu'il s'est introduit chez ce cadre du Parti, chez ce Major de la Milice, celui-ci se méfie. Non seulement il se méfie, mais il dit: «Je ne vous connais pas; mais qui êtes-vous? Vous vous êtes introduit par fraude dans ma maison, il faut que vous ayez un but. Alors, dites-moi vite ce but, avant que je me fâche, répondez. Pourquoi êtes-vous venu? Dans quelle intention?» Et cette fête des retrouvailles, d'une reconnaissance, d'une évocation de toutes sortes d'histoires, du monde merveilleux de l'enfance, se transforme en suspicion, en traque, en interrogatoire.

Comme par hasard, chez ce haut cadre du parti, il y a un certain Domitrescu, qui est une sorte d'enquêteur en chef de la police, qui le fait coffrer, en disant: «Qu'il y ait deux Borza à peu près du même âge et dans la même ville, je n'arrive pas à le croire. Le bonhomme sait quelque chose. Il a une idée derrière la tête. Peut-être même qu'au fond, la question est encore plus compliquée. Peut-être ne vous a-t-il pas du tout confondu avec quelqu'un d'autre, et s'il a une idée derrière la tête, c'est justement parce qu'il sait qui vous êtes.»

Vous voyez tout de suite que le savoir, quand il y a suspicion, est exaction de savoir, puisque nous sommes dans une société où, en principe, personne n'a droit au secret. Il y a un corps de fonctionnaires policiers qui peut tout savoir de vous, auquel vous n'avez absolument pas le droit de rien cacher. Eh bien, immédiatement, la suspicion crée le secret, crée la dissimulation. S'il a une idée derrière la tête, c'est justement parce qu'il sait quelque chose. C'est exactement la situation d'un enfant.

En fait, tout enfant passe par une phase où il peut tout à fait légitimement supposer qu'on s'intéresse trop à lui, qu'on veut tout savoir de lui. Et donc que tout ce qu'il a dans la tête est suspect et qu'il faut qu'il le cache. Nous passons tous par une sorte de paranoïa de base qui est constitutive du sujet. C'est même plus précisément lorsqu'un enfant cherche à savoir d'où viennent les enfants, et qu'on lui répond par une esquivance ou par la théorie de la cigogne, que cet enfant se doute très vite qu'on lui ment, qu'on lui cache quelque chose, et qu'il se dit: «Si on me ment, moi aussi, j'ai le droit de faire semblant de croire ce qu'on me dit, pour qu'on me fiche la paix, et pour que je puisse continuer à faire mes recherches». C'est une étape tout à fait décisive.

C'est la naissance du semblant, pour parler comme font les lacaniens. Mais ce semblant est constituant, pour parler comme feront plus tard les winnicottiens ou quelqu'un comme M. Masud Khan. Cet espace du secret est tout à fait vital. C'est-à-dire que, lorsqu'un enfant en

est dénué, il peut basculer dans autre chose. On peut lire ses pensées, il est transparent. C'est donc une conquête contre la folie que d'arriver à garder un secret. C'est quelque chose de tout à fait important. Mais pourquoi un sujet peut-il penser qu'il n'arrivera pas à garder le secret et que tout va se savoir? C'est un peu ce que dit mon titre, Sous le secret le lien. C'est parce que ce sujet-là qui croit qu'on peut tout savoir, qu'on ne peut rien cacher, a perdu le lien, ayant été exclu du lien. Il va donc penser qu'il ne peut qu'être constamment soumis à un interrogatoire.

Je reviens à mon personnage qui s'appelle Zaharia Farâma dans ce texte. J'ai posé la question à un Roumain qui m'a dit que ce n'est absolument pas un nom ni un prénom roumain. J'ai pu m'autoriser à rêver un peu, et Mircéa Eliade, qui est un mythologue et donc quelqu'un qui connaît toutes sortes de langues, a dû s'amuser avec les langues et forger un nom qui n'est pas indifférent. Je vous en donnerai la traduction, mon étymologie est fantaisiste, mais vous verrez qu'elle a du sens.

L'interrogatoire – on coffre bien sûr ce Farâma – commence ainsi: « – Depuis quand connaissez-vous le camarade Borza? – Il était grand comme ça, répondit Farâma en souriant, le bras tendu. Il a été mon élève dans mon école. – Et comment savez-vous que c'était lui? Farâma se mit à rire en hochant la tête, une expression de mélancolie sur le visage. – Voyez-vous, c'est à partir d'ici que les choses s'embrouillent. Jusqu'à hier après midi, je pouvais jurer que c'était bien lui, Monsieur le Major Vasile Borza, et je suis allé le voir, et voilà qu'il me déclare qu'il ne se souvient plus. – Mais qu'alliez-vous faire chez le camarade Borza, comment avez-vous trouvé son adresse?

Apparemment, il reste peu d'espoir pour cet homme. Son cas pourrait presque être entendu. Il est allé lui demander quelque chose, je ne sais quelle faveur à laquelle il n'a bien sûr pas droit, ça pourrait être une peccadille; mais que vient-il demander? C'est toute la question. Or, on le suspecte d'en savoir plus qu'il ne dit, et il se pourrait bien que ce qu'il vient demander, ce soit à son tour d'en savoir de façon très innocente, sur un autre élève de la même classe, camarade du camarade Borza, un certain Lixandru qui a disparu, dont on a perdu la trace. Et vous savez que dans une société totalitaire, il importe parfois de pouvoir aller jusqu'à changer de nom, jusqu'à changer d'identité, jusqu'à disparaître, faire le mort. Le secret, ça va jusque-là.

Comment s'en tire-t-il, de ce soupçon qui pèse sur lui du simple fait qu'il a tenté de faire passer la suspicion de savoir, et d'un savoir qui est de toutes façons interdit, pour une simple demande de savoir. Il s'en tire en racontant des histoires tout à fait fabuleuses. Ce livre – je pense vous avoir donné déjà suffisamment envie d'aller y regarder – est truffé d'histoires qui plongent leurs racines dans le merveilleux et qui ont la facture de ce qu'on peut appeler à juste titre un mythe. Ce n'est pas par hasard.

L'exposé très fin de M. Goudemand au début vous l'a aussi explicité. Il a très bien couvert ce champ. Il a dit que derrière le secret, si on veut vraiment obliger quelqu'un à dire son secret, ce secret qu'on pourrait penser être complètement individuel, définir un sujet, le cerner, le mettre dans sa boîte à lui, eh bien, dans cette boîte, on trouve des histoires qui vous font renouer avec toute l'humanité, et même avec l'humanité la plus ancestrale. Voilà, pour vous donner un exemple, le genre d'histoire que le vieil homme raconte.

«Tout à coup, je me suis souvenu de lui, Borza, quand il était petit, et je me suis rappelé son aventure avec le fils du Rabin – Quelle aventure? coupa Domitrescu. – C'est toute une histoire, une histoire longue et bizarre, je peux même dire mystérieuse. Les journaux en ont parlé à cette époque. Mais je crois que personne n'y a rien compris, je peux même dire que

c'est resté un mystère. – Quelle espèce d'aventure, pourquoi pensez-vous que c'est resté un mystère? – C'est resté un mystère parce que personne n'y a jamais vu clair, commença Farâma.»

L'histoire du fils du Rabin est tout simplement l'histoire d'une cave remplie d'eau où un groupe d'enfants se rend, quand l'eau en est mystérieusement montée. Ils ont reconnu que c'était une cave intéressante à cause des signes qu'ils avaient pu déchiffrer, signes écrits en hébreu qui est la langue de l'Ancien Testament. Et voilà ce que raconte Farâma: « – D'après ce que j'ai compris, voici ce que pouvait être ce secret. Si jamais les garçons trouvaient une cave abandonnée et pleine d'eau, il fallait qu'ils cherchent je ne sais quels signes. S'ils découvraient tous ces signes, ils auraient la preuve que cette cave était un endroit ensorcelé. De cet endroit, on pourrait passer sur l'autre rive. – Que dites-vous là mon ami? s'écria Domitrescu en souriant. »

Un peu plus loin, voilà l'histoire qui se raconte: «Allea qui savait très bien nager, a bondi à plusieurs reprises hors de l'eau et leur a crié: “Je ne la trouve plus, je l'avais trouvée tout à l'heure et puis elle a disparu, elle s'est cachée de nouveau. C'était comme une lumière toute grande.” Il a replongé, il est resté un peu de temps au fond et puis il est remonté découragé. C'était comme une grotte de diamants, et toute illuminée. On aurait dit que mille cierges y brûlaient. « – C'est elle, s'écria alors le fils du rabbin, je la reconnais. Après avoir dit adieu à tous ses camarades, et embrassé Allea et Ixandru, il a plongé la tête la première, et n'est plus jamais ressorti. Les garçons ont attendu jusqu'au soir, puis ils sont restés chacun chez soi, non sans avoir juré les uns aux autres qu'ils ne révéleraient à personne ce qu'ils avaient appris.»

Voilà un secret fabuleux et qui peut lier une bande d'enfants par des liens on ne peut plus serrés. Bien sûr, les journaux peuvent en parler après ça, et on peut s'interroger. Enfin, jusqu'à présent, à quoi avons-nous affaire? Finalement, à une situation intéressante pour nous. Un sujet suspecté de savoir quelque chose qui, à partir de certaines questions dérive, se laisse aller, en étant un peu prolix, à raconter toutes sortes d'histoires qui ne tiennent pas nécessairement debout, mais qui sont évocatrices, séduisantes, littéraires, comme pourrait dire l'enquêteur.

Mais les choses se corsent. C'est là que nous entrons dans quelque chose à quoi je tiens, qui est de considérer certains textes comme fabriqués pour indiquer quelle doit être la nécessité éthique à laquelle se plie une psychanalyse. Une de ces nécessités éthiques est de n'aller jamais vérifier les dires d'un sujet analysant. Bien évidemment, on pourrait penser que si Farâma se mettait en situation, comme ça, de raconter son histoire, de raconter sa vie, ou de raconter la vie de ces adolescents qu'il a eus en charge, celui qui l'écoute n'ira jamais vérifier. D'ailleurs, comment vérifier ce genre d'histoire?

Eh bien justement, il a affaire à un enquêteur, et l'enquêteur, lui, va aller vérifier. Et le troisième chapitre n'est pas un chapitre qui raconte un dialogue entre son enquêteur, son inquisiteur même, et le conteur. C'est un dialogue entre Domitrescu le policier, et le camarade Borza, que le vieil homme est venu visiter. Domitrescu fait son enquête et constate que Borza a menti. Il a prétendu qu'il n'avait jamais mis les pieds dans cette école Mantuléasa. Pas du tout, il y est allé, aux dates que disait le vieux monsieur. « Donc, vous n'avez aucun intérêt à contredire Farâma. Il est fort probable que vous avez fait vos classes à Mântuléasa et que vous l'avez oublié. Il y a de cela plus de trente ans, qui donc peut se souvenir de ce qui s'est passé il y a trente ans ?»

Et voilà: on est entré dans la mémoire, dans les traces. Et cette mémoire, on le sait, fabrique des secrets par elle-même. Voilà, lorsqu'on passe encore plus haut dans la hiérarchie, quelles sont les hypothèses des enquêteurs. «Vous voyez, les choses se clarifient, entendit Farâma, elles s'éclaircissent les unes les autres, elles constituent ensemble une configuration et leur sens se dévoile, mais seulement à condition que nous partions d'une hypothèse, celle-ci: d'un côté vous voulez cacher quelque chose, garder un secret, et puis de l'autre, votre mémoire, comme le font toutes les mémoires, vous trahit. C'est-à-dire qu'elle ne retient pas les éléments essentiels, mais garde avec une précision presque photographique les éléments marginaux. Il nous suffisait donc d'examiner avec la rigueur nécessaire ces épisodes périphériques pour trouver le chiffre secret au moyen duquel on pouvait identifier les actions, les personnages, les idées que vous vouliez tenir cachés».

Cet examen rigoureux a été fait. Il y a donc deux types de secrets dans cette petite phrase que je vous ai lue. Il y a le secret volontaire, ce que vous voulez garder secret, et puis il y a ce que l'enquêteur appelle le chiffre secret qui est devenu secret à l'insu du sujet. Et là aussi, c'est une distinction que fait Freud et que M. Goudemand a rappelée au début, c'est tout à fait indiqué dans le texte de Freud sur l'établissement des faits en criminologie. C'est une distinction tout à fait décisive, celle-là.

Au départ, la psychanalyse s'est instaurée comme une inquisition supplémentaire. Freud cherchait bien dans *Les Études sur l'hystérie* à extorquer des secrets, et indiquait explicitement dans ses premiers textes sur la technique qu'il fallait obtenir du sujet qu'il ne garde aucun secret. C'est une des façons d'énoncer la règle fondamentale: «Vous ne me cacherez rien». Et puis, il s'est aperçu que c'était peut-être se mettre à la place d'un inquisiteur et que si les sujets gardaient des secrets, c'était bien malgré eux, et que, ce que la psychanalyse aurait à découvrir, c'était plutôt ces secrets à l'insu des sujets.

Mais revenons à ce dialogue entre le policier et son camarade. Toujours est-il que l'instituteur va hâter l'élimination de Borza. Il a prétendu ne pas connaître l'instituteur, en fait, il le connaissait fort bien. Toutes les histoires de l'instituteur sont vraisemblables, sinon vérifiables (en tous les cas les faits repérables dans ce qu'il a dit sont vérifiables), si bien que petit à petit sa position devient de plus en plus précaire. L'histoire montre que la tête de Borza va tomber à cause des révélations de Farâma.

Mais l'histoire commence à devenir tout à fait intéressante quand Borza s'inquiète de savoir combien de temps on va garder en prison ce raconteur d'histoires, ce fauteur de troubles, ce révélateur du passé, et que l'autre lui répond: «On lui a donné la possibilité d'écrire et il est en train de faire sa déclaration. Il faut que nous ayons un peu de patience, je lui ai demandé d'écrire tout ce qu'il savait sur toute la bande des copains. Il a réclamé du papier deux fois en trois jours, il rédige bien, il a un style coulant, c'est un artiste, mais son écriture est difficile à lire. On tape en ce moment à la machine ce qu'il a écrit jusqu'à hier soir. Mais il remonte au déluge comme à son habitude.» Petit à petit, on assiste à un va-et-vient entre l'écriture et la parole. Il écrit des tonnes de papier. On vient l'interroger, on prend parfois en note ce qu'il a écrit, ça se recoupe, ça ne se recoupe pas, il y a une masse d'histoires qui s'accumulent.

Il passe devant des enquêteurs, dans des bureaux différents, c'est toujours un circuit différent qu'on lui fait emprunter. Nous sommes dans un véritable labyrinthe administratif, et ses histoires, les plus hallucinantes soient-elles, commencent à se savoir et à circuler dans toutes les sphères de l'administration. Tant et si bien qu'un jour, on fait venir l'instituteur chez un sous-secrétaire d'état. Il entre dans un très grand bureau et, petit à petit, la circulation de ses histoires permet de suivre les échelons de la hiérarchie. On peut imaginer que ces histoires

vont remonter dans l'échelle de l'état. C'est à dire que les mythes qu'il raconte datent d'avant la guerre de 1914, d'avant l'entrée de la Roumanie en guerre, en 1916. Petit à petit, le fait de suivre à la trace différents sujets dans cette capitale, va permettre de renouer toutes sortes de fils qui recourent les circuits du pouvoir, la hiérarchie du pouvoir.

Et c'est ainsi que, pour finir, il y a d'abord une entrevue avec Economu, puis avec la camarade ministre Anca Vogel. Anca Vogel, c'est la terreur, celle qui est dans tous les journaux, celle qui tient le pouvoir. On peut penser à Mme Ceausescu dont le physique est à peu près retracé. Et c'est en fait cette terreur incarnée qui offre des cigarettes Lucky Strike à Farâma et même qui fait venir le vieil homme chez elle. On le réveille la nuit, il arrive vers minuit, mais elle a envie d'entendre des histoires. C'est un très bon conteur. Il raconte les histoires très bien, et donc vers 11 heures ou minuit, on le fait venir dans une limousine, elle lui sert du champagne Veuve Cliquot, et il raconte, et on lui pose des questions.

Mais on lui pose des questions toujours focalisées sur un événement: «Mais racontez-moi les noces d'Oana, racontez-moi la disparition de Darvari.» Et lui de dire constamment: «Pour comprendre cet événement, il faut que vous sachiez.» Ce «il faut que vous sachiez», comme vous le voyez, indique que sous le secret, il y a des liens, un enchaînement d'événements, qu'on ne peut rien comprendre à un individu sans faire le lien avec tout ce qu'il a connu, avec tous ceux qu'il a fréquentés, avec peut-être ses ancêtres, etc. Et il est amené à remonter parfois jusqu'au XVIIe siècle, car remonter à l'origine d'une malédiction, c'est refaire une saga, et c'est toute la Roumanie qui y passe.

Le plus drôle est que parmi les personnages qu'il met en scène (je voudrais tout de même en parler parce que je crois que ça fait partie tout à fait du sujet), il y a un docteur. Les gens l'appelaient docteur, parce qu'il s'y entendait en médicaments de toute sorte et qu'il voyageait tout le temps dans des pays étrangers lointains. Il parlait plusieurs langues, était versé dans des sciences innombrables et guérissait les gens et les bêtes avec des remèdes simples de bonne femme.

Mais il avait un faible pour la prestidigitation. Il avait un immense talent; c'était un illusionniste et un fakir. Ce personnage du prestidigitateur, du magicien, est un personnage tout à fait intéressant à faire entendre dans un pays totalitaire, dans un pays où il importe de faire croire constamment qu'un sou n'est pas un sou, que du café n'est pas du café, que la viande n'est pas de la viande. Vous savez que dans ces pays-là, où il s'agit de gérer la pénurie, un puissant – un homme de pouvoir, une femme de pouvoir – est quelqu'un qui doit trafiquer l'argent, s'arranger avec le fait qu'il y a toujours un marché noir, des circuits parallèles. Il faut d'une certaine façon faire croire qu'un rouble vaut un dollar, pour dire les choses de la façon la plus simple.

C'est pour cela qu'il y a ce personnage du docteur. Or que fait un prestidigitateur? Encore davantage que le ferait un médecin, il accapare un secret. Vous savez qu'il y a une loi chez eux, il ne faut pas «débiter» (c'est le mot) le secret de fabrication d'un tour auprès de quelqu'un qui ne fait pas partie de la confrérie. Les secrets chez eux sont bien gardés. L'enquête va aller en s'approfondissant, c'est-à-dire qu'il y a une sorte de concurrence entre, d'une part, l'enquêteur, Domitrescu, qui est toujours là et qui, pour finir, sera relayé par le numéro 1 et le numéro 3 (c'est ainsi qu'on les appelle, on ne dit même plus leur nom), et puis, ceux qui s'intéressent à la littérature. Le camarade sous-secrétaire d'état a des faiblesses pour la littérature. Celui qui nous intéresse nous... [coupure]

Ceux qui s'intéressent à la littérature, aux mythes, et qui veulent absolument avoir des réponses précises et qui sont constamment renvoyés à des histoires plus anciennes, qui

remontent plus loin, c'est en fait des gens qui sous ces histoires fabuleuses, savent très bien qu'il y a un trésor. C'est-à-dire que ces adolescents, peut-être que sous ces histoires qu'ils racontent, ils racontent à mots couverts quelque chose qui a à voir avec la valeur de ce qui n'a plus cours, avec la valeur cachée sous la terre. Et en fait, il s'agit de retrouver – comme souvent, c'est à cela que sert un secret, avec les chiffres, etc. – il s'agit de retrouver un trésor. Ce trésor, il est bien évident qu'il vaut mieux pouvoir l'accaparer, le confier aux mains des gens en place, aux gens du pouvoir, et ce n'est pas pour rien que ce Farâma est interrogé par la personne qu'on peut imaginer à la tête, au plus haut. C'est pas pour rien qu'elle le fait venir à minuit dans sa maison, et qu'elle lui offre du champagne. Le téléphone sonne. Elle avait le projet d'aller visiter avec lui rue Mântuléasa, les lieux dont il parlait, à trois heures du matin, et en fait, le quartier Mântuléasa est bouclé et on s'aperçoit que Anca Vogel et Economu son secrétaire d'État sont de mèche et que c'est tout un trésor, le trésor polonais qui a été dérobé par leurs soins et qui est caché dans ces caves où l'eau remonte.

Et M. Farâma fait donc tomber Anca Vogel et Economu. Voilà un peu l'histoire de ce vieil homme et de son savoir secret qui est en fait le savoir des origines de l'État. Je vous avais dit que je m'étais livré à une petite étymologie personnelle. Zaharia, son prénom, c'est la racine Zahara qui, en arabe ou en turc, veut dire révéler. Et Farâma, vous connaissez peut-être le mot firman en turc, Faraman qui veut dire Loi, décret. Ce qui donnerait pour ce personnage qui m'a permis de vous parler: le révélateur des lois.

Je vais résumer pour finir, après cette histoire, les quelques thèses autour desquelles a tourné un exposé, qui vous paraîtront peut-être un peu moins abstraites. Toute la question est donc de savoir à propos d'un sujet: 1. S'il est avec nous ou contre nous, 2. S'il est vraiment qui il prétend être. C'est dans la paranoïa de base du sujet humain que s'ancre le secret, la nécessité du secret. C'est l'unique réponse possible à la suspicion, à la méfiance qui est nécessairement engendrée à partir du moment où du mythe doit prendre le relais du savoir.

Ce savoir caché porte presque toujours sur le nom. Le nom propre est un savoir qui est à dissimuler sous la forme d'un signifiant sans signifié. Exactement comme je l'ai fait avec le nom de ce Zaharia Farâma, ce n'est qu'à la fin qu'on peut déceler, sous le signifiant d'un nom propre, du signifié, et seulement quand on a raconté toute l'histoire. C'est-à-dire que ce signifiant est incompréhensible hors d'un contexte. Ainsi, qu'est-ce qu'un secret? C'est la révélation du lien qu'entretient un nom au sens de l'onomastique des noms de famille, avec un nom de lieu, un nom au sens de la toponymie. Un secret, c'est l'inscription des lettres dans l'espace.

Il faut de l'espace pour qu'il y ait un secret, il faut des cloisons. Ce n'est pas pour rien que dans les histoires de trésor, il y a toujours des cartes, avec des noms de lieux, qui sont à déchiffrer, qui sont à retrouver, etc. Percer un secret, c'est donc retrouver le lien entre le nom et le lieu, mais par là même, entre la parole et l'écriture. Vous constaterez à quel point dans ce livre les choses écrites par Farâma lui permettent de dissimuler les choses qu'il dit, qu'il est obligé d'avouer ou de raconter à ses interlocuteurs, et vice versa. Percer un secret, c'est faire jouer ce recouvrement jamais univoque de l'écrit par la parole. Dire quelque chose, écrire quelque chose, ce n'est jamais pareil.

Donc, une situation d'enquête totalitaire et systématique pour obtenir le dévoilement du secret d'un sujet ne peut que remonter du savoir qu'il recèle ou qu'il dissimule, aux croyances qu'il indique, et qu'il indique sans problème. Ça ne fait pas l'ombre d'une difficulté de raconter une croyance. Un sujet peut raconter des croyances sans craindre la censure. S'il dit «je crois», il peut fort bien dire «Je crois que cette femme est en train de faire

l'amour derrière cette cloison avec mon père». Je crois. S'il doit dire je sais, ce je sais se transforme tout de suite en secret. Le secret, pourquoi comme par hasard y a-t-il des mythes, des légendes, c'est parce que c'est la façon qu'a le savoir secret de se révéler. Il se révèle... [coupure]

Il y a des signes et il faut pour les déchiffrer être suffisamment avancé soi-même. Il y a une éthique de la transmission. Vous comprendrez, quand vous aurez fait les progrès nécessaires. Mais à vous d'être le sujet auquel ces signes peuvent parler. C'est exactement une croyance qui cherche à se faire passer pour un savoir: c'est exactement la définition du pouvoir.

Qu'est-ce que le pouvoir? Il est en dernier recours le pouvoir de tout savoir, de vous, de moi, le pouvoir d'enquêter, le pouvoir d'extorquer les secrets d'un sujet. En tous les cas, c'est comme ça que tout le monde hallucine le pouvoir. Bien sûr, ce pouvoir est bien empêché d'aller jusque-là, il y a des lois, il y a des règles. Enfin, il en a les moyens. Un jour, peut-être, on fouillera dans vos papiers, on essaiera de savoir si ce que vous déclarez est vrai, si vous êtes bien le travailleur que vous dites, si vous gagnez bien ce que vous dites, et de quelle façon, et si vous êtes bien le fils de votre père, et le fils de votre mère, etc. C'est ça l'imaginaire du pouvoir. Le pouvoir peut savoir.

Ce pouvoir qui peut savoir, que fait-il? Il essaie, lui, de se faire passer comme fondé sur un savoir. Je sais ce qu'il vous faut, je sais ce qui est bon pour vous. D'ailleurs, vous m'avez choisi parce que vous savez qui je suis. Je suis le plus fiable, le plus compétent, etc. En fait, tout cela, ce sont des croyances, mais des croyances que le sujet du pouvoir est arrivé à faire naître et à exploiter. C'est pour ça que je suis passé moi-même par une fiction de pouvoir et d'enquête qui m'a permis de déplier les sept points que je vous ai explicités pour finir.

I. Le vieil homme et l'officier, coll. "l'Imaginaire", Gallimard, trad. franç. 1977. Titre original Pe Strada Mântuléasa, 1968 – Traduit du roumain par A. Guillerrou.

«Lettre au fils»

Une lecture de F. Kafka, Psypropos – Novembre 1995

Bernard Brutinaud

C'est sur l'invitation de Jean-Pierre Holtzer que j'ai été amené à préparer une intervention pour des journées intitulées: «Figures du Père». J'étais alors sous le coup de la lecture d'un texte de Franz Kafka, Lettre au père, qui me paraissait, en raison de son adresse, s'offrir de lui-même comme axe d'étude.

Ce qui m'avait interrogé, à une première lecture, c'était la dureté du propos, sa portée de mise à mort textuelle de la figure du père, à l'issue d'un réquisitoire serré qui constitue un véritable procès de F. Kafka à son père.

D'autre part, un intérêt déjà ancien porté aux travaux de P. Legendre sur la transmission généalogique (1) et sur la question du père (2) me semblait pouvoir trouver sa concrétisation à l'occasion de ce travail.

J'écrivis donc l'argument suivant dont je vous donne lecture : «En Novembre 1919, F. Kafka rédige une lettre à l'intention de son père [...]. Mais elle ne fut jamais remise à son destinataire. Elle s'interrompait, dans sa rédaction, sur ces mots: «Inapte à vivre, voilà ce que

tu es ... » Cet énoncé, laissé en attente, paraît avoir eu valeur d'oracle pour F. Kafka qui décédera cinq années plus tard. Cette lettre au père est aussi présentée par son rédacteur comme une plaidoirie d'avocat. Pièce versée au dossier de quel procès et sous quel chef d'accusation? Quelle dette ou créance non honorée serait-elle visée par cette missive? Ne s'agirait-il pas d'une «créance généalogique» pour reprendre une expression de P. Legendre? Et si, derrière la figure du père, se dissimulait le fils? C'est ce que nous tenterons d'explicitier par la lecture de cette lettre restée en souffrance.»

Mais revenons au choix de mon titre: «Lettre au fils». L'inversion de l'original – père devenant fils – vise à résumer brièvement l'adresse impossible de cette lettre dont le fameux rêve rapporté par S. Freud dans la *Traumdeutung* («père, père, ne vois-tu donc pas que je brûle?») pourrait nous donner quelques éclaircissements.

De plus, la lettre nous informe, même si c'est de manière partielle («Ceci est une lettre d'avocat» dira F. Kafka), sur la personnalité de Hermann Kafka, père de Franz, et nous indique en quoi celui-ci n'a pas cédé sa place de fils, laissant son propre fils comme sans place, ou, pire, le situant à la place de son propre père avec lequel il semble avoir eu quelques comptes à régler. Ce qui n'aurait pas fonctionné là, c'est le mécanisme que P. Legendre désigne sous le terme de «permutation symbolique» des places.

Mon intention première était donc de m'engager dans une lecture critique de ce texte afin d'en saisir les points convergents avec les travaux de P. Legendre. Mais les choses ne vont jamais tout à fait comme on le souhaite, et c'est tant mieux. Par curiosité, je cherchai à savoir ce que d'autres avaient écrit sur l'œuvre et la vie de F. Kafka et croisai, chemin faisant, des travaux aussi érudits que ceux de Marthe Robert ou de Maurice Blanchot, pour ne citer que ces deux-là. Je fus rapidement submergé par la quantité de références bibliographiques et, au bout du compte, détourné de mon objet de départ.

C'est le résultat de ce détour que je vais porter à votre attention aujourd'hui. Du contenu de cette lettre, écrite en Novembre 1919, je ne vous dirai que peu de choses, vous laissant la charge d'en faire la lecture attentive. Notons cependant qu'il s'agit d'une lettre gigantesque de quarante-quatre feuillets dactylographiés, dont la frappe s'interrompt sur ces mots, mis dans la bouche du père: «Inapte à vivre, voilà ce que tu es ... », et dont la dernière page, manuscrite, laisse supposer qu'un temps de latence précéda sa rédaction finale. Retenons aussi son caractère de manifeste autobiographique à valeur tendancieuse, car soulignant la destructivité du père sur son fils. Pour le coup, ce terme de manifeste me paraît devoir être entendu dans le sens que lui donne S. Freud dans la *Traumdeutung*, c'est-à-dire à latent. C'est cette latence que je vais tâcher de repérer avec vous.

Pour cela, il est nécessaire de préciser les circonstances dans lesquelles fut rédigée cette lettre. Circonstances que l'on pourrait, prolongeant l'analogie avec le rêve, assimiler à des restes diurnes. A la date qui nous intéresse, octobre 1919, F. Kafka était âgé de trente six ans et avait rencontré quelques mois auparavant (en Février 1919) Julie Wohryzek, juive d'origine modeste, lors d'un séjour de repos à Schelesen. Il lui avait rapidement proposé le mariage, puis avait renoncé in extremis à ce projet. C'est celui-ci qui avait déclenché la fureur paternelle décrite par F. Kafka dans sa lettre. Cette lettre ne fut jamais remise à son destinataire, mais F. Kafka en fit la lecture à sa soeur Ottla, puis à sa mère, cette dernière lui déconseillant de la remettre au père. Quelques mois plus tard, il la fit lire à Milena Jesenska, à qui il en confia la garde. «Je t'enverrai demain ma lettre au père. Garde-la bien, il se pourrait que je veuille tout de même la lui donner un jour. Ne la laisse lire si possible à personne. Et, en la lisant, comprends toutes les ruses d'avocat, c'est une lettre d'avocat» (3).

Cette lettre, destinée au père, reste donc en souffrance, en dépôt auprès de femmes, donc en ce lieu dont il est évident qu'il constitue pour F. Kafka ce que P. Legendre désigne sous le terme – repris à Bachofen – de Muttertum, lieu de la référence maternelle.

En 1917 F. Kafka avait écrit: «Le talent que j'ai pour décrire ma vie intérieure, vie qui s'apparente au rêve, a fait tomber tout le reste dans l'accessoire ... » (4). Propos qui vient à point nommé soutenir mon idée de recherche d'un contenu latent du texte-rêve.

Mais, puisqu'à travers son écriture c'est aussi à l'homme et à son destin que je m'intéresse, il est utile, pour mon propos, de donner quelques repères biographiques. F. Kafka est né le 3 Juillet 1883 à Prague, ville qu'il ne quitta qu'en de rares occasions, même s'il caressa, lors de sa jeunesse, le souhait de s'en extraire. Il écrit à ce sujet en 1902: «Prague ne nous lâchera pas [...] cette petite mère a des griffes» (5).

F. Kafka ne mentionne ses ancêtres qu'une seule fois, dans son Journal (6). A propos de ses ascendants côté maternel, dont il revendique l'influence prééminente sur la formation de son caractère, il note en 1911: «Je m'appelle Amschel en hébreu, comme le grand-père de ma mère du côté maternel; il est resté dans le souvenir de ma mère qui avait six ans quand il est mort, comme un homme très pieux et très savant portant une longue barbe blanche. La mère de ma mère mourut prématurément du typhus. A partir du jour de cette mort, la grand-mère devint mélancolique, refusa toute nourriture, ne parla plus à personne; une fois c'était un an après la mort de sa fille, elle alla se promener et ne revint plus, on retira son corps de l'Elbe. L'arrière grand-père était un homme plus savant encore que le grand-père [...]. Il avait quatre fils, tous moururent jeunes, excepté le grand-père de ma mère. Celui-ci avait un fils dont ma mère se souvenait comme de Nathan, l'oncle fou, et une fille, la mère de ma mère précisément.»

La branche maternelle apparaît donc comme typiquement inscrite dans la tradition juive, religieuse, mais aussi commerçante et teintée d'une certaine originalité. Notons que c'est grâce à l'argent de sa fiancée, Julie Lôwy, fille d'un riche brasseur, que Hermann Kafka, père de Franz, va ouvrir à Prague un commerce de mode.

Hormis sa vigueur de caractère et sa constitution robuste décrites dans la lettre au père, on sait de Hermann Kafka qu'il naquit en 1852 à Wossek, petit village d'à peine cent habitants.

La branche paternelle de la famille était extrêmement modeste et les propos prêtés au père dans la lettre relatent une enfance et une jeunesse émaillées de nombreuses épreuves

physiques et matérielles (7). En 1889, à sa mort, Jakob Kafka, le grand-père de Franz, était le dernier des juifs à être resté dans son village, où il exerçait la profession de boucher.

Ce décalage dans les origines sociales entre les deux branches maternelle et paternelle n'est pas sans évoquer ce que J. Lacan développe dans son article sur « Le mythe individuel du névrosé » (8) où une dette non réglée se transmet de génération en génération.

Notons aussi que, du côté paternel, judéo-tchèque, la langue première était le tchèque mais que du côté maternel, judéo-germanique, l'allemand appris à l'école représentait la langue de l'intégration. Installée dans une ville à dominante linguistique tchèque, la famille Kafka, comme la plupart des familles juives de cette époque, opte pour le modèle culturel de l'Empire de François-Joseph, dont la langue nationale est l'allemand. Mais une particularité des juifs de Prague de cette époque tient à l'usage quotidien qu'ils faisaient d'une langue de moins en moins usitée dans d'autres parties de l'Empire, l'allemand le plus traditionnel, encore appelé: «allemand de chancellerie».

Un commentaire de sa correspondance à F. Bauer, le 7 Octobre 1916, peut nous éclairer sur la position complexe de F. Kafka quant à la référence linguistique: «Du reste pourrais-tu me

dire qui je suis en fait. [...] Un cas difficile. Suis-je un écuyer de cirque monté sur deux chevaux? Malheureusement, je n'ai rien d'un écuyer, je gis par terre» (9). Rappelons le contexte de cette réponse. F. Bauer lui avait rapporté l'avis de deux critiques de presse diamétralement opposés: l'un faisait l'éloge de sa haute appartenance à la langue allemande, l'autre le situait comme écrivain de pure tradition juive.

A cet égard, le nom patronymique de F. Kafka n'est pas sans intérêt. Patronyme fréquemment porté par les juifs installés en pays tchèque à l'époque de Joseph II, c'est aussi un nom commun, signifiant choucas. Ce choucas Hermann Kafka l'utilisera comme emblème de son commerce de vêtements situé au centre de Prague. L'intégralité de l'enseigne comporte précisément un choucas perché sur une branche de chêne, ce dernier symbole étant cher aux allemands.

Remarquons au passage que le magasin de Hermann Kafka ne fut jamais la cible des attaques antisémites qui firent pourtant rage entre les années 1897 et 1900, preuve s'il en fût de sa parfaite intégration. Cependant, sur cette honte générée par le nom estampillé au sceau du judaïsme, F. Kafka écrivait à sa soeur Ottla, le 10 Février 1921, alors qu'il venait de subir la vindicte antisémite d'une vieille dame tchèque: «C'est un malheur que l'on ne puisse se présenter tout de suite complètement» (10). C'est-à-dire que l'on doit dissimuler ses origines.

Pour reprendre une expression de Marthe Robert, il y a donc, chez F. Kafka, une véritable «maladie du nom». Le nom évoluera au fil de sa production littéraire vers un anonymat de plus en plus radical au point de se matérialiser par la simple lettre «K», qui viendra désigner « un homme sans qualités» selon le titre du roman d'un auteur contemporain de F. Kafka: R. Musil. A propos de Joseph K., F. Kafka s'auto-cite dans sa lettre au père: «J'ai écrit fort justement au sujet de quelqu'un: il craint que la honte ne lui survive». Or, qu'est-ce qui peut bien survivre à un sujet, une fois le corps disparu, si ce n'est son nom? Nom qui peut prendre la forme d'une inscription sur une pierre tombale, ou encore de nom patronymique transmis à sa descendance, ou enfin de nom d'auteur lié à un texte. Tel sera finalement le cas de F. Kafka dont l'intégralité des manuscrits sera publiée à l'initiative de son ami Max Brod en dépit de ses derniers souhaits testamentaires lui enjoignant de brûler tous ses textes littéraires et écrits personnels.

Une hypothèse se présente alors: la honte attachée au nom résulterait-elle d'un acte inavouable lié à ce nom, de l'acte transgressif par excellence, l'inceste? Il faut, bien sûr, entendre ici ce terme d'acte au sens où S. Freud en fait usage, c'est-à-dire au sens d'«acte psychique». En somme, F. Kafka serait-il coupable par la pensée? C'est ce que je vais tenter de montrer.

Concernant la culpabilité, un point biographique, à peine cité dans la lettre au père, mérite attention. Il s'agit de la mort en bas âge des deux frères de F. Kafka, Georg et Heinrich. Georg, né en 1885, sera décrit par sa mère comme «beau et fort», de facture Kafka donc, alors que Franz est décrit comme «délicat», de facture Lôwy. Georg décédera à l'âge de deux ans d'une rougeole, alors que Franz avait quatre ans. Puis vint un troisième fils qui décédera d'une otite à l'âge de six mois. Le côtoiement suffisamment long de Georg permet de supposer une inscription mnésique chez le survivant. Ce prénom de Georg sera d'ailleurs utilisé à plusieurs reprises dans l'œuvre littéraire de F. Kafka pour désigner des personnages principaux, notamment dans le petit texte intitulé «Le verdict» dont je vous reparlerai. Le contexte dans lequel se déroula l'enfance de F. Kafka est relaté dans la lettre au père, et peut se résumer sous cette formule: sans chaleur familiale. La garde des enfants était laissée

aux différentes «bonnes» et les brèves apparitions du père laissent pour trace principale celle des sarcasmes paternels.

Le père décrit dans la lettre est un père tyrannique, sans loi, malmenant le principe de raison, rappelant en cela l'Urvater de Freud ou encore, «le père la jouissance» de Lacan.

Dans sa clairvoyance, F. Kafka apporte de l'eau au moulin de ce que P. Legendre a pu formuler à propos du principe de raison, sur la nécessité d'un marquage posant l'individu comme autre afin qu'il puisse exister comme sujet. La raison joue son enjeu sur ce terrain: «Donner à l'individu, par les procédures du forçage institutionnel, statut d'autre. La généalogie fait triompher le principe de non-contradiction contre l'autre logique, celle de l'inconscient, qui elle ignore ce principe» (11).

Citons maintenant F. Kafka: «Il ne restait plus personne en dehors de toi. Tu acquies à mes yeux cette dimension énigmatique qu'ont tous les tyrans, dont la raison fait autorité en vertu d'un droit fondé sur leur personne et non sur la pensée», ou encore: «Tu pouvais manquer de la plus élémentaire logique sans cesser d'avoir raison» (12).

Pour ce qui a trait maintenant à l'adolescence de F. Kafka et à son éveil au désir d'écrire, un épisode de son journal nous apporte quelques renseignements: «Un jour, j'eus l'intention d'écrire un roman dans lequel on voyait la rivalité de deux frères, dont l'un partait pour l'Amérique, tandis que l'autre restait dans une prison européenne. [...] Un Dimanche après-midi, comme nous étions chez mes grands-parents [...] j'écrivis quelque chose sur ma prison [...] je disais un mot de compassion pour le frère qui restait là, parce que c'était le bon frère. [...] L'un de mes oncles, volontiers moqueur, finit par prendre la feuille que je ne tenais plus que mollement, y jeta un bref regard, et me la rendit sans même rire, en disant simplement aux autres qui le suivaient des yeux: "Le fatras habituel, à moi, il ne dit rien." [...] J'étais chassé de la société d'un seul coup, le jugement de l'oncle se répéta en moi avec une signification presque réelle [...]"» (13).

On entrevoit dans ces lignes l'interrogation adressée par F. Kafka à sa famille au tournant de l'adolescence. Les trois générations sont en présence. L'interrogation porte sur ce double, dont F. Kafka ne pourra plus guère se déprendre. Le bon frère peut-être aux yeux du père, mais aussi le frère mort. Retenons aussi le jugement de l'oncle, en lieu et place de substitut paternel qui apporte une confirmation de l'épisode de la pawlatsche \* («J'étais donc un tel rien pour lui»).

Mais poursuivons notre repérage biographique. En 1901, alors que son souhait premier était d'entreprendre des études de philosophie, F. Kafka, âgé de dix-huit ans, va s'engager, après quelques semaines d'errance, en chimie, puis en allemand, enfin dans des études de droit. Voici ce qu'il en dit dans la lettre au père: «Ainsi les études de droits allaient de soi». Et voici, en contrepoint, le commentaire de P. Legendre: «Que F. Kafka me vienne en aide, lui qui a si bien placé, sans jargon, l'inévitable assurance sur le droit». Et de le citer: «Je me suis nourri spirituellement d'une sciure de bois que, pour comble, des milliers de bouches avaient déjà mâchée pour moi». Retenez, nous dit-il, «de ce petit texte l'énigme de son adresse: au père. Vers ce lieu logique, pivot de la fonction dogmatique, converge l'essentiel du juridisme» (14).

En effet, pourquoi ne pas avoir adressé ce texte sous la forme habituelle: «Lettre à mon père?» Tout simplement parce qu'il s'agit du Père, de l'Ancêtre à majuscule, du père Absolu, lieu de la Référence, et non du père dans la réalité.

Le moment me paraît venu de préciser sur quel trépied m'a semblé reposer la problématique de F. Kafka:

1. L'interrogation perpétuelle avec son double narcissique représenté par l'image du frère mort (Georg),
2. L'impossibilité dans laquelle il se trouve d'occuper une place de père potentiel, en accédant au mariage,
3. La tentative désespérée d'occuper toutes les places par son œuvre littéraire.

Sur ce dernier point, la lettre à Milena datée du 21 Juin 1920 nous apporte une précision: «Moi qui ne suis même pas sur le grand échiquier le pion d'un pion – une figure qui n'existe pas, qui ne participe même pas au jeu – je veux maintenant prendre la place de la reine, peut-être même la place du roi en personne, si ce n'est tout l'échiquier [...]» (15).

Son repli de plus en plus marqué des affaires du monde, contrebalancé par la création littéraire dont il finit par faire sa seule raison de vivre, tenteront de répondre, peu à peu, à ces trois impératifs dont on trouve une expression prégnante dans *Le verdict*, petite nouvelle écrite d'un seul trait de plume de 10 h du soir à 6 h du matin.

Essayons de restituer le contexte de sa rédaction. Le 13 Août 1912 F. Kafka rencontre, chez son ami Max Brod, Felice Bauer qu'il tentera durant cinq années d'instituer au rang d'épouse. Voici ce qu'il en dit: «Je l'ai pourtant prise pour une "bonne". Je n'étais d'ailleurs nullement curieux de savoir qui elle était, je l'ai aussitôt acceptée» (16).

Peu de temps après, dans la nuit du 22 au 23 Septembre, il rédige entièrement le texte du *Verdict*, auquel il ne retouchera pas. Selon son propre avis, jamais ne se reproduira une inspiration aussi intense. *Le Verdict* est la seule de ses œuvres dont il ne mettra jamais en doute la pertinence et la qualité. «Ce récit, notera-t-il, le lendemain dans son journal, en le comparant à un accouchement, est couvert d'ordures et de mucosités et moi seul ai la main qu'il faut pour atteindre le corps, je suis le seul à en avoir envie»(17).

A propos de ce récit, dont la traduction littérale du titre allemand *Urteil* serait plutôt «le Jugement», il y a lieu de souligner l'état de demi-conscience, de quasi rêve, dans lequel F. Kafka en effectue la rédaction. Texte annonciateur de la «Lettre au père», texte prémonitoire aussi puisqu'il faudra cinq années à F. Kafka pour constater son inaptitude au mariage et simultanément son incapacité à vivre, sa tuberculose se déclarant le 17 Août 1917. Ce texte est à peu près contemporain de deux autres, *La métamorphose* et *Le Chauffeur*, et devait selon le souhait de l'auteur, faire partie d'un recueil qui aurait eu pour titre, le mot, on ne peut plus évocateur, de *Fils. Trois fils, trois frères, trois figures du père, trois temps de la généalogie*; la condensation, comme dans un rêve, est maximale.

Je ne résisterai pas à la tentation de vous en présenter un extrait montrant à quel point il s'agit là d'un moment d'écriture où les «pensées incidentes», les *Einfällen* de Freud, foisonnent – dans la scène de l'échange avec le père notamment -, mais aussi que ce texte contient tout ce qui sera mis en procès dans la lettre au père. Remarquons que, en allemand, le mot *prozess* peut signifier symptôme tout aussi bien que procès. Laissons la parole à F. Kafka:

– «N'est-ce pas, tu te souviens bien de lui?» dit Georg, en l'encourageant d'un signe de la tête.

– «Suis-je bien couvert maintenant?» demanda le père, comme s'il n'était pas en mesure de vérifier lui-même si ses pieds étaient couverts comme il faut.

– «Tu vois, tu te sens bien au lit», dit Georg en le bordant soigneusement.

– «Suis-je bien couvert?» demanda le père encore une fois, il semblait guetter la réponse avec une particulière attention.

– «Sois tranquille, tu es bien couvert».

– «Non!», s'écria le père si vivement que la réponse parut rebondir sur la question; il rejeta sa couverture avec une telle force qu'elle sembla voler et se déploya toute entière et il se dressa debout sur le lit. Il ne se tenait que d'une main appuyée contre le plafond.

– «Tu voulais me couvrir, je le sais bien, mon lardon, mais je ne suis pas encore entièrement recouvert. Et même si ce sont les dernières forces dont je dispose, c'est encore bien assez, c'est plus qu'il n'en faut pour toi. Bien sûr, je connais ton ami. C'est lui qui aurait été un fils selon mon cœur. C'est d'ailleurs pour cela que tu l'as dupé pendant toutes ces années. Sinon, pourquoi l'aurais-tu fait? Tu crois peut-être que je ne l'ai pas pleuré? [...] Heureusement, un père n'a besoin de personne pour apprendre à voir clair dans son fils. Et, après avoir cru flanquer ton père par terre, le flanquer par terre pour poser ton derrière sur lui et qu'il ne puisse plus bouger, voilà que Monsieur mon fils décide de se marier!» Georg leva les yeux sur l'épouvantail qu'était devenu son père. [...] «Mais, maintenant, malgré tout, ton ami n'est pas trahi!», s'écriait le père, et, pour appuyer cette affirmation, il agitait l'index de droite et de gauche. «C'était moi qui tenais sa place ici.»

– «Comédien!», ne put s'empêcher de s'écrier Georg;

[...] – «Maintenant, il va se pencher», pensa Georg, «s'il allait tomber et se fracasser le crâne!» Ces mots lui sifflèrent à travers la tête.

[...] – «Le plus fort, c'est toujours moi, et de loin! Seul, j'aurais peut-être été obligé de reculer, mais ta mère m'a prêté sa force, avec ton ami j'ai conclu une magnifique alliance et ta clientèle, je l'ai ici dans ma poche!»

– «Il a des poches même dans sa chemise», se dit Georg en pensant par cette réflexion le rendre impossible aux yeux du monde entier. Mais ce ne fut que la pensée d'un moment, il ne cessait de tout oublier d'un instant à l'autre.

– «Accroche-toi au bras de ta fiancée et viens à ma rencontre! Je la balayerai d'un revers de main, comme tu n'en as pas idée!» [...]

Puis, pour terminer cet extrait [...]

– «Tu sais maintenant que tu n'étais pas seul à vivre, jusqu'ici tu ne connaissais que toi! Tu étais au fond un enfant innocent, mais, encore plus au fond, un être diabolique. Et par conséquent, écoute-moi bien: Je te condamne en cet instant à périr noyé» (18).

Cinq années plus tard, en Août 1917, quelques jours après son retour de Hongrie, où il avait séjourné en compagnie de son ami Max Brod, F. Kafka est pris d'une toux accompagnée de crachements de sang, premier symptôme de la tuberculose qui se déclarera un mois plus tard. Durant ces cinq années il se débatta, en fonction de l'importance accordée à sa mission créatrice, pour tenter de répondre à la question: pour ou contre le mariage?

Et le voilà qui écrit dans son journal: «A supposer que je doive mourir dans un proche avenir ou devenir totalement inapte à vivre [...] j'ai le droit de dire que je me suis déchiré moi-même. [...] Le monde – F. est son représentant – et mon Moi déchirent mon corps dans un conflit insoutenable» (19).

A Milena Jessenska, il écrira trois ans plus tard: «Les choses en étaient au point que mon cerveau ne pouvait plus supporter les soucis et les tourments qui lui étaient infligés. Il disait: “Je renonce”; mais s'il est quelqu'un d'autre qui tienne ici à ma conservation qu'il me soulage d'une petite part de mon fardeau et nous ferons encore quelque temps. C'est à ce moment que le poumon s'est présenté, il n'avait pas grand chose à perdre apparemment. Ces débats de cerveau à poumon qui se déroulaient à mon insu ont dû être quelque chose de terrible» (20).

Puis, pour préciser ce qui s'agite derrière cette déchirure pulmonaire, cette lettre à Max Brod: «Je suis aujourd'hui avec la tuberculose dans le même rapport qu'un enfant avec les jupes de sa mère auxquelles il s'accroche» (21).

Comment mieux dire l'impossibilité de lâcher sur le désir incestueux, ou, pour le dire autrement, d'accepter la castration? A ce propos, P. Legendre indique : «Le marquage du sujet consiste à inscrire une division dans l'humain, à entrer dans la Loi, jouer la partie qui consiste à s'extraire de l'inceste en introduisant dans l'empire premier du Muttertum, le couteau séparateur, un discours tranchant. [...] Il s'agit de chirurgie mystique, de l'économie du «comme si», comme si le collage au Muttertum était un lien matériel à couper, alors que tout cela n'est qu'un montage, l'institution même du langage et son fonctionnement» (22).

Seulement, pour F. Kafka il est clair que ce père, Oedipus-Tyranos, lui-même affranchi des lois de la parole, ne peut procurer aucune limite. Or, tout fils se trouve être dans un rapport de créance avec la limite. Ou, pour citer encore P. Legendre, «Toute filiation par le sang se résout en filiation par la parole» (23).

La paternité sert à fabriquer de la mort symbolique. C'est-à-dire que le sacrifice dont il est ici question doit pouvoir «transformer le couteau réel en couteau de paroles» (24).

Je rappelle ce souvenir de F. Kafka, à propos du père, dans sa lettre: «Terrifiante était par exemple cette phrase que tu me répétais: "Je te déchirerai comme un poisson" (25).» Alors que la véritable filiation, sortie du règne animal, est celle qui institue le fils «sous l'égide de» (dans la traduction littérale latine: sous couvert du bouclier divin), soit «au nom de». Et P. Legendre de rappeler que «la question élémentaire répétée par les générations successives est un discours de demande à l'adresse de la Référence, autrement dit du père» (26).

Entrer dans la parole et entrer dans la filiation constituent donc le recto et le verso de la même feuille. Il s'agit de sacrifier la même chose: le règne de la toute-puissance du sujet. Or, pour Hermann Kafka la parole n'est pas soumise au principe de raison, le principe de non-contradiction ne vaut pas pour lui.

J. Lacan le dit à sa manière: « Être sujet, c'est avoir sa place dans grand A, au lieu de la parole. Or, il y a un accident possible que désigne la barre mise sur le grand A, à savoir qu'il se produise le manque de parole de l'Autre»(27).

Pour le Seigneur Kafka, traduction possible de Herr [...] Man, pas de possibilité de parler «au nom de» ... Le totem est, dans la ligne de Totem et Tabou, l'ancêtre absolu. Pour H.Kafka, l'origine juive est vécue sur le mode ambivalent du reniement ou, pour le moins, de la dérision. Dans La lettre au père, F. Kafka évoque ces pauvres poupées de chiffon, «ces vieilles poupées sans têtes» (28) que sont pour lui les rouleaux sacrés de la Thora.

Pour P. Legendre, «le point de rencontre entre le corps et le principe de la division c'est l'institution de l'image» (29), et l'image pose la question de l'homme «enlacé dans son désir». La nécessité de se déprendre de «l'enlacement à l'image narcissique» pose la question du père, soit de celui qui est enlacé dans le désir de la mère. La fonction paternelle doit venir opérer l'arrachement du sujet à lui-même, mais, pour ce faire, il faut que l'image narcissique soit capturée par l'image du père, au sens du père-ancêtre, situé en un point de perspective qui organise la structure.

La lettre de Juillet 1922 à son ami Max Brod permet de saisir comment, s'il en pressent la nécessité, F. Kafka ne peut effectuer cette déprise narcissique, l'initiative de cette action lui échappant.

Je cite: «Ce qu'il faut pour vivre, c'est simplement renoncer à jouir de soi-même, entrer dans la maison au lieu de l'admirer et de la couronner de fleurs. On pourrait objecter que cela c'est le destin et que ce n'est au pouvoir de personne» (30).

Ce en quoi il perçoit bien que ce sont les fata, les faits du destin, ou encore «les dires» des ancêtres (en latin, antecessores : ceux qui nous précèdent) qui sont en cause. La fonction paternelle ne peut remplir ici son rôle d'opérateur, comme «tenant lieu de», comme «au nom de», car Herrmann Kafka n'a pas renoncé à occuper toutes les places, et ne peut donc céder sa place de fils.

Une hypothèse me paraît pouvoir éclairer la notion de ce conflit à l'échelle de la Référence: celle de dire que le conflit va jusqu'au déchirement, ce mot étant à prendre dans son acception la plus crue, puisque le conflit ne trouve sa résolution que par le marquage sur le corps, le réel du corps, sous la forme de cette maladie des poumons. Je m'appuierai sur une remarque de P. Legendre quant à la différence radicale entre deux mondes de l'exégèse: l'exégèse juive d'une part, l'exégèse chrétienne d'autre part.

Le monde chrétien a élaboré sa propre règle d'arbitrage: le montage de la loi qui respire, *Lex Animata*, issu directement du modèle impérial romain. Un homme arraché à la descendance ordinaire se trouve promu à la place structurale.

Dans la tradition judaïque en revanche, une prévalence est donnée aux textes. L'ordre des textes, divisés et hiérarchiquement différenciés, demeure marqué du juridique et, comme tel, fait partie de l'ordre du vivant. A tel point que les juifs enterrent les livres liturgiques hors d'usage au cimetière.

Peut-on alors poser Hermann Kafka comme se prenant pour la loi qui respire, détaché de ses ancêtres, situé hors filiation? Et son fils, Franz Kafka, comme dépositaire de l'exégèse rabbinique et, de ce fait, rattaché à la tradition maternelle?

A ce titre, la production littéraire de F. Kafka est marquée de ce travail d'exégète.

Enfin, voici un tour d'écrou supplémentaire, selon la formule d'Henry James, imprimé à cette hypothèse. Accompagnons F. Kafka dans son ultime écrit et écoutons ce qu'il énonce durant les dernières semaines de sa vie. En mars 1924, il déclare à Robert Klopstock, son médecin et ami, venu de Prague pour l'assister: «Je crois que j'ai commencé à temps à étudier le couinement animal» (31).

Il est alors alité et l'infection a gagné le larynx. Il se trouve presque sans voix et ne communique que par l'entremise de petits billets manuscrits. Il est en train de terminer son dernier récit: *Joséphine la cantatrice ou le peuple des souris*.

Celui-ci s'achève sur ces mots: «Peut-être donc ne serons-nous pas très privés, mais [...] Joséphine délivrée du tourment de cet exil terrestre qui est pourtant à son avis un apanage des élus, ira se perdre joyeusement dans l'innombrable foule des héros de notre peuple, et, de plus en plus délivrée, comme nous ne faisons pas d'histoire, se verra bientôt enfouie dans le même oubli que tous ses frères» (32).

#### Liste des renvois bibliographiques

- (1) P. Legendre, *L'inestimable objet de la transmission*, Paris, Fayard, 1985.
- (2) P. Legendre, *Le crime du Caporal Lortie*, Paris, Fayard, 1989.
- (3) F. Kafka, *Lettres à Milena*, Paris, Gallimard, 1986, p. 70.
- (4) F. Kafka, *Journal*, Paris, Grasset, 1954, p. 385.
- (5) F. Kafka, *Correspondance*, Paris, Gallimard, 1965, p. 25.
- (6) F. Kafka, *Journal*, p. 185.

- (7) F. Kafka, Lettre au père, Ed.Ombres, Toulouse, 1994, p. 37.
- (8) J. Lacan, Le mythe individuel du névrosé, Ornicar? n°17/18, Seuil, Paris,1979.
- (9) F. Kafka, Lettres à Felice, Paris, Gallimard, 1960, Tome II, p. 829.
- (10) F. Kafka, Lettres à Ottila, Paris, Gallimard, 1965, p. 115.
- (11) P. Legendre, L'inestimable objet de la transmission, op. cit., p. 153.
- (12) F. Kafka, Lettre au père, op. cit., p. 20.
- (13) F. Kafka, Journal, op. cit., p. 32/33.
- (14) P. Legendre, L'inestimable objet de la transmission, op. cit., p. 16.
- (15) F. Kafka, Lettres à Milena, op. cit., p. 73.
- (16) F. Kafka, Journal, op. cit., p. 254.
- (17) F. Kafka, Journal, op. cit., p. 267.
- (18) F. Kafka, «Le verdict», in: La métamorphose et autres récits, Paris, Folio/Gallimard, 1989, p. 63 et suiv.
- (19) F. Kafka, Journal, op. cit., p. 116.
- (20) F. Kafka, Lettres à Milena, op. cit., p. 25.
- (21) F. Kafka, «Lettres à Max Brod», in: Correspondance, Paris, Gallimard, p. 196 et suiv.
- (22) P. Legendre, L'Empire de la vérité, Paris, Fayard, 1983, p. 198.
- (23) P. Legendre, Les enfants du texte, Paris, Fayard, 1992, p. 322.
- (24) Ibid. p. 323.
- (25) F. Kafka, Lettre au père, op. cit., p. 29.
- (26) P. Legendre, L'Empire de la vérité, op. cit., p. 303.
- (27) J. Lacan, Le Séminaire, Le transfert, Paris, Seuil, 1991,
- (28) F. Kafka, Lettre au père, op. cit., p. 55.
- (29) P. Legendre, L'inestimable objet de la transmission, op. cit., p. 54.
- (30) F. Kafka, Correspondance, op. cit., p. 447 et suiv.
- (31) F. Kafka, Correspondance, p. 588.
- (32) F. Kafka, «Joséphine la cantatrice», in: Le jeûneur et autre nouvelles, Paris, Garnier-Flammarion, 1993, p. 112.

Le temps de comprendre  
Jean Princé

Un des points importants qu'il m'a semblé devoir retenir, sans réserve, de l'enseignement de Lacan, est que tout analyste demeurerait un analysant. C'était bien dire, me semble-t-il, que le temps ne fait rien à la fin de l'affaire. Le départ du divan ne signale qu'une coupure occasionnelle, une ponctuation, dans le corps d'une analyse entêtée qui reste toujours inaccomplie. Prétendre en avoir terminé serait, en tous les cas, sortir du champ de la psychanalyse. J'avoue me sentir presque rassuré de savoir qu'il me faut, pour comprendre, du temps. Et temps mieux si je meurs convaincu de ne pas tout avoir compris. Ce serait alors, au moins, conclure en bonne santé, après avoir beaucoup vu sinon beaucoup refoulé. Si tu es embarqué, lecteur, dans cette lecture, nous naviguons là, faut-il le dire, dans les marécages du «temps logique». Il est important, pour ne pas s'y perdre, de faire le point et, chemin faisant, de remettre à leur place certains mots dont notre langue de bois a égaré le sens. Il ne m'a pas semblé que « l'Essai sur le temps logique » ait été transformé par son

auteur lors de l'explication donnée le 29 janvier 1964. (Jacques Lacan, Le Séminaire, livre XI. Les quatre concepts... p. 39 et 40, Seuil, 1973.)

Le «temps pour comprendre» y est présenté, dans une suite de «trois temps», comme succédant à «l'instant de voir» autrement dit insight, et précédant «le moment de conclure». Pour judicieuses que soient ces remarques, elles ne sont pas incompatibles avec une description un peu différente, où l'instant de voir n'est pas un temps premier, précédent de la compréhension, mais une condition contemporaine nécessaire, insuffisante aussi, à cette compréhension. Ce «temps pour comprendre» est en effet rempli non seulement par une activité «scopique» de lecture, mais aussi par une recherche faite d'écoute, dont l'ensemble est constitutif d'une élaboration signifiante, qui est travail d'interprétation. Si un aveugle perd le contact, il est peu probable qu'il puisse comprendre quoi que ce soit sans se servir de ses oreilles. C'est très exactement ce que nous explique Ferdinand de Saussure dans son Cours de linguistique générale lorsqu'il introduit dans le langage, sous la barre du signe, ce qu'il appelle « l'image acoustique » qui deviendra à la même place, dans le domaine plus particulier de la langue, le signifiant, placé sous le signifié – que dans le domaine du langage il désigne comme «concept». (F. de Saussure, Cours de linguistique générale, p. 98 et 99, Payot, 1983.)

En réalité, ce «temps pour comprendre» se situe, dans l'aventure du langage, non pas en un temps second mais au temps de l'origine de l'homme. Non pas au premier jour du monde, mais... va pour le sixième de la Genèse. Il ne s'agit pas d'un temps premier, d'un temps initial, mais d'une première échelle de temps, une chronologie préhistorique, plus vaste que celle de l'histoire des langues où se diversifient les cultures, lorsque apparaissent, avant même l'écriture codifiée, les inscriptions de messages dont il est douteux qu'on puisse les appeler des «textes». Tout au plus peut-on imaginer que certains dessins trente fois millénaires de la grotte Chauvet ou de Lascaux représentent les symboles de paroles à jamais perdues sinon aujourd'hui réapparues, à travers quelques mots de René Char.

Lorsque dans l'histoire apparaissent les langues – il est fort improbable qu'on puisse dire un jour lesquelles puisque en tout état de cause on n'en peut connaître aujourd'hui que depuis l'écriture, à partir d'écrits –, c'est une autre échelle de temps, une autre chronologie qui apparaît, mystérieusement différente en même temps qu'intriquée dans la préhistoire (un peu à l'image des questions sans réponse que poserait en même temps une présentation des «fractales» et le processus de la percolation; au passage, merci à la topologie qu'il ne s'agit pas de délaissier).

Si étendue que fût la période, l'ère, et l'aire... où l'homme enfanta l'écriture, la portée de cette irruption était véritablement révolutionnaire. Au «tout est langage» auquel l'avait convié sa condition de primate «sapiens» s'ajoutait soudain, à travers le signifié de sa langue, le renouvellement indéfiniment possible de ses lectures, de son écoute, de ses interprétations, de son aptitude signifiante. Aujourd'hui d'ailleurs, malgré par ici et par là de maladroites écoutes parasitaires inconsidérées, s'arrête-t-on de lire? Einstein n'a-t-il pas dû relire Newton? Peut-on considérer qu'un rêve est tout à fait interprété? Une psychanalyse est-elle jamais terminée? A-t-on vraiment compris ce qui nous arrive? Y a-t-il un «moment de conclure»?

Au point où nous en sommes, essayons de faire un peu revivre notre vocabulaire parfois lignifié; au lieu de répéter Jakobson, essayons comme l'avait fait Lacan de relire (autrement, donc) Ferdinand de Saussure. Prenons le temps de comprendre, au moins un peu, ce que l'on dit, lorsque l'on parle de signifiant et de signifié. Le meilleur outil dont nous puissions

disposer pour ce faire, dans la langue que nous écrivons, puisque je suis ici dans l'écriture, c'est la grammaire et son analyse. Et je te signale au passage à toi, lecteur, que tu n'es pas maintenant dans l'écriture mais dans la lecture d'un écrit.

Soit signifiant. Il s'agit là d'un adjectif et non pas d'un substantif. Or cet adjectif est en même temps le participe présent actif du verbe signifier qui «veut dire» à la fois: faire et donner, délivrer, libérer du sens. En le plaçant à la suite d'un article, Saussure élève ce terme à la dignité de substantif. Il lui confère, avec le nom, la possibilité grammaticale de devenir sujet, âme, dans le signe, du mot qui est signifié, au participe passé, passif. Ce sont ces mêmes termes «linguistiques» de «signifiant» et «signifié» que reprend Lacan, non sans préciser qu'il passe du domaine de la linguistique – qui est celui de la langue – au domaine du langage des hommes qui se parlent. Mais ces signifiants du langage, éventuellement aussi sujets, ne sont pas des animaux ni des choses. Ce sont non seulement - sans doute, plutôt que «peut-être - des êtres, que nous sommes habitués à qualifier de vivants»<sup>1</sup>, mais aussi des personnes, seules créatures dont la spécificité dynamique désirante est précisément de construire dans leur langue, à travers la lecture, l'écoute et le toucher, l'aventure du langage. S'il existe, par exemple, un «langage des fleurs», ce n'est pas parce que les fleurs parlent, c'est parce que les hommes se servent d'elles pour parler, pour dire ce que leur inspire leur vue, leur toucher, leur odeur, leur musique si l'on pouvait l'entendre.

Cette brève exploration signifiante nous indique, au passage, que l'on ne peut utiliser sans risque de confusion, dans un même sens, les mots «langue» et «langage».

Une langue, y compris sa réalité musculaire, est un outil biface (voir Saussure) dont un homme se sert pour parler et éventuellement pour écrire dans le nécessaire cadre topologique et chronologique d'une culture. Une langue est constituée d'un ensemble de mots.

«La» langue, ou plutôt «lalangue», est un néologisme non seulement inutile, puisque l'espéranto n'est qu'une virtualité illusoire, mais dangereusement superfétatoire, puisque existe le terme spécifiquement générique réservé à l'humain et qui en esquisse la structure: c'est Le Langage, parfois étendu, il est vrai, à tout ce que l'homme peut faire parler. D'où il résulte en effet que «tout est langage» – mais non pas langue.

A négliger ces distinctions essentielles, à ne pas s'y constamment tenir, on s'expose à se trouver entraîné dans de folles parties de bonneteau, en un monde où les chiens sont pris pour des chats, les vessies pour des lanternes, où la destination des toilettes est ambiguë. Ça peut être amusant et ce n'est pas grave. « Excusez-moi! Tout l'univers peut se tromper! »<sup>2</sup> Ce qui serait plus ennuyeux, ce serait d'en venir à se demander si un sujet signifiant vivant, se fût-il barré, ne se trouve pas ne plus être personne, mort, sous prétexte qu'il doit un jour mourir, avant même d'être né, réduit dans son existence à l'épaisseur de son plan fonctionnel de représentation topographique. Pardon! ... topologique. En bonne logique langagière, en quelque langue que ce soit, la mort n'est pourtant pas le contraire de la vie, c'est son terme final, dont l'opposé n'est pas la vie mais le commencement de la vie, la naissance, quelles que soient les difficultés que l'on ait à définir ces passages.

Heureusement qu'il y a «le langage» et son sujet signifiant, c'est-à-dire l'autre et le transfert, par où ça me fait comprendre, au fil du temps, quelle personne-je-deviens. N'est-ce pas, en effet et en fin de compte du temps, la première, «je», qui doit en occuper la place? – En fin de compte? En suis-je, doncques, logiquement, au «moment de conclure»?

Certainement pas, car, pour autant que je cherche à rester dans le champ de la psychanalyse, même barré je demeure un sujet analysant, signifiant, encore en quête de ma propre identité plutôt qu'identique à quoi que ce soit. C'est pourquoi j'ignore encore tant de choses. Il faut

bien sans doute en finir. – Certes! mais sur le plan du langage ce n'est en aucun cas une conclusion, je l'espère, car je ne suis pas pressé. Alors, quoi?

Eh bien! c'est tout simplement la fin d'une écriture, au moment charnière qui est aussi de rupture, de section, où le texte, extrait d'une élaboration signifiante, du fait de son achèvement, change de temps et de lieu, sort de l'énonciation pour advenir, dans notre langue, comme énoncé, écrit, signifié, passé, objet consistant «petit (a)», livré non pas à «la signification pure» mais à un éventuel «signifiant vivant», nouveau dans l'interprétation même de sa lecture. N'est-ce pas, lecteur?

En clair, il y a deux ordres du signifiant qu'il est dangereux de confondre: celui du langage et celui de la langue. Les variétés de signifiés se distribuent d'autre façon, tous objets, résultats, produits par des signifiants du langage c'est-à-dire des sujets vivants. Il y a aussi, par exemple, deux sortes de signifiés écrits: ceux qui sont bien systématisés en alphabets et les écritures idéographiques, tous de l'ordre de la langue. Naturellement l'histoire des langues s'inscrit dans l'aventure du langage, où nous sommes présentement embarqués. Mais les termes de cette formule ne sont pas commutatifs. En outre, l'écriture s'enrichit aujourd'hui, sous nos yeux étonnés, du «virtuel», dont la topologie ne suffit pas non plus à rendre compte. Il me semble d'autant plus important d'y associer une réflexion chronologique.

Un autre mot que nous utilisons souvent mal, en des sens aussi divers que les qualificatifs que nous lui appliquons, est celui de discours. Il est vrai que nous avons l'excuse d'en avoir repris l'usage qu'avait cru devoir inventer Michel Foucault. Il y a là un héritage qui est loin d'être incontestable, risque que l'on pouvait craindre à la suite d'une déclaration structuraliste de décès du sujet. Le problème n'est pas facile à reprendre. Il me revient à ce propos une remarque incisive d'André Rondepierre, pourfendant, comme il savait le faire, la langue de bois: «...mais savons-nous ce que c'est qu'un discours?»

Quoi qu'il en soit, c'est nécessairement dans un discours, c'est-à-dire dans du signifié, que s'inscrit la dynamique signifiante d'un sujet de langage, quelle qu'en soit la langue, qu'il soit écrit ou parlé, avec les particularités qui s'attachent à celui qui le tient: style, ton... Ce qui caractérise précisément un discours c'est qu'il est expression d'un sujet signifiant, compte tenu à la fois de sa source et de sa destination. Un discours est toujours singulier, ce qui se trouve bien marqué lorsqu'il est remplacé par son synonyme, «langage», auquel est ajouté dans ce cas un déterminatif: «...Si votre langage se rapporte à votre plumage...» Il a aussi une destination qu'il peut être utile de préciser pour éviter une méprise: «... c'est à vous que ce discours s'adresse!»

Il reste que ça existe, un texte sans auteur cité, dont le sujet est devenu universellement neutre et la destination également universelle. Mais il ne s'agit plus alors de discours. C'est un énoncé. Par exemple: «Tout corps plongé dans un liquide reçoit une poussée de bas en haut égale au poids du liquide déplacé.» Il s'agit là d'un énoncé scientifique. Sa pertinence n'est en rien comparable à celle de celui que nous appelons habituellement «le discours scientifique», ou encore «le discours universitaire», ou bien encore «le discours du maître». Comme l'on dit aussi «le discours politique», «le discours intellectuel», ces dénominations ne recouvrent pas l'ensemble des fonctions ainsi désignées mais, à l'intérieur de chacune, un discours dominant de compagnonnage, lié à un moment culturel historique. C'est ainsi par exemple que Péguy, qui se considérait certainement comme un intellectuel, ne se reconnaissait pas dans le discours de ce qu'il appelait le «parti intellectuel». Convient-il alors de faire partager à toute une communauté sociale un «discours» qui n'est nullement reconnu par tous? Certainement pas. Un statut ne peut pas suffire à définir un sujet. Nombre de

maîtres, universitaires ou pas, ne peuvent être assimilés à ce qui a été décrit d'eux en référence au discours du même nom, même avant l'année 1968. A quoi cela nous conduit-il de persister à parler de «discours» à propos de psychanalyse, sinon à quelque confusion? Ne suffit-il pas d'en rester tout simplement au «cadre de la parole dans la cure»?

Toutes ces remarques ne sont pas exhaustives. Elles ne lèvent pas les ambiguïtés qui tiennent aux concepts utilisés, toujours en travail. Elles peuvent cependant, me semble-t-il, éviter des confusions et nous permettre d'ajouter du sens à ce qu'il en est d'un sujet vivant qui advient. Il faut continuer à introduire notre insuffisante logique dans le temps et non pas réduire le temps à une histoire de logique. Le «temps de conclure» n'est assurément pas pour demain. Plutôt s'agit-il d'un «entretien infini», comme le suggère sans bruit Maurice Blanchot.<sup>3</sup> N'est-ce pas d'ailleurs ce que nous suggère également Freud lorsque en contrepartie de l'association libre de ce qui vient, Einfall, qu'il demande à l'analysant, il recommande à l'analyste une attention flottante, gleichschwebende Aufmerksamkeit, refusant toute interprétation prématurément risquée, au profit d'une ouverture, sans défense ni défiance, de l'écoute. Il y a, me semble-t-il, dans ce condensé technique propre à la pratique de la psychanalyse, dans son approche du langage, l'essentiel de ce que l'on pourrait appeler «le cadre de la parole dans la cure», ou même un «mode de pensée psychanalytique».

On y trouve notamment, à travers la situation transférentielle évoquée, non pas une neutralité muette refusant le sens, mais au contraire une présence attentive, à l'affût des censures à lever, des reconnaissances toujours nouvelles, jamais conclusives, de significations, où la contradiction même n'ouvre pas au non-sens mais à un supplément acharné de sens.

Les psychanalystes savent bien, pour l'avoir concrètement expérimenté, que Freud nous introduit là dans un rapport inhabituel au langage, qui est celui du cadre particulier de la parole dans la cure. Ce rapport, me semble-t-il, se trouve être, à l'insu de Freud, celui qu'évoque K. Abraham comme «le mode de pensée talmudique», véritable «lecture infinie» de la Torah constituant «les voies de l'interprétation midrachique», spécifique de la culture juive, remarquablement décrite par David Banon <sup>4</sup> dans le livre qui porte ce titre.

En outre, la lecture renouvelée de nos anciens mythes, et tout spécialement ceux qui sont contés dans la Genèse, nous conduit à découvrir dans ces récits des interprétations symboliques de portée anthropologique, sans référence religieuse, en cohérence avec les discours qui se déroulent dans le cadre de la cure, où écoute et lecture tactilement présentes, vivantes, signifiantes donc, se complètent pour laisser advenir, à travers les avatars qui s'y découvrent des pulsions et du transfert, le désir du sujet.

Surtout, ces récits, dans cette surprenante cohérence, quels qu'en soient leurs auteurs, me semblent parfois, ponctuellement, «en attente» d'être repris comme en écho d'une construction possible, dans le temps, du sujet. Comme disait Freud, «là où ça est...»

Peut-être est-ce assez dire, sans pouvoir cependant conclure, qu'il ne suffit pas, dans notre pratique, de remettre représentants et représentations à leur place, de regarder l'espace. Il faut aussi écouter le temps et, plus difficilement et mystérieusement encore, pouvoir être touché, affecté par l'autre.

Le 15 Janvier 1996

(1) Jacques Lacan, Le Séminaire, livre XX, Encore, Seuil, p. 32.

(2) Ici, collage personnel de l'auteur: (J. Lacan, Ecrits I., «L'instance de la lettre dans l'inconscient», coll. «Points», Seuil, 1966, p. 256-258) et, sans doute, Jacques Prévert, je ne sais plus où... dans mon musée imaginaire.

(3) Maurice Blanchot, L'entretien infini, Gallimard, 1969.

(4) David Banon, La lecture infinie, Seuil, 1987.

Le 8/12/95, au séminaire Interassociatif de Barcelone, les CCAF ont été tirés au sort pour faire connaître leur enjeu politique à l'égard de l'Interassociatif. J'ai donc été amenée à dire à peu près ce qui suit – que les notes prises par des collègues me permettent de transcrire. F.W.

Ce n'est pas la même chose de parler sa langue «chez soi» et de la parler ailleurs, là où le plus grand nombre ne la parle pas. Un décalage dans le «salangue» oblige!

Notre politique comme Cartels constituants à l'endroit de l'Interassociatif? Nouer de nouveaux liens entre les analystes. A quoi reconnaît-on un mouvement politique? A son intensité, son ouverture. Il y a là nécessité si nous ne voulons pas être pris entre le marteau et l'enclume (vous choisirez qui de l'IPA et de l'ECF représente le mieux l'un et l'autre...). Qui peut désirer être pris ainsi ou en rester là? Aux CCAF pas plus qu'ailleurs, sans doute, nous ne le souhaitons. Par conséquent, il s'agit pour nos associations de se dégager et de se mouvoir autrement.

L'Interassociatif, en tant que création politique écarte, rassemble, aère, crée du mouvement.

L'enjeu d'une telle création: tenir notre légitimité non plus du procès de fondation au nom d'Un mais d'un collectif, multiple sans Un.

Comment les CCAF peuvent-ils contribuer? Leur politique, comme institution, consiste du témoignage indirect. On peut en repérer les lieux d'effectuation dans le travail soutenu de la passe ainsi que dans le dispositif sur la pratique. Au titre du témoignage indirect, nous avons des affinités avec les associations auxquelles il donne également consistance mais tout autant nous importe d'en travailler les implications avec les associations qui consistent autrement.

Ou, pour le dire d'une autre façon, plus que la recherche du commun compte pour nous l'élaboration du collectif.

Si le groupe analytique est conçu comme un collectif, rien n'en assure l'unité que le débat qui s'y instaure – avec le moment le l'assertion subjective – cependant que les limites en sont plus difficiles à repérer.

Les moyens? Le partenariat de travail et ses conséquences en termes de production.

Nouer de nouveaux liens, n'est-ce pas le seul intérêt de la politique pour la psychanalyse?

F.W..